

Musée international de la Réforme

Le MIR a changé de porte et pris des couleurs

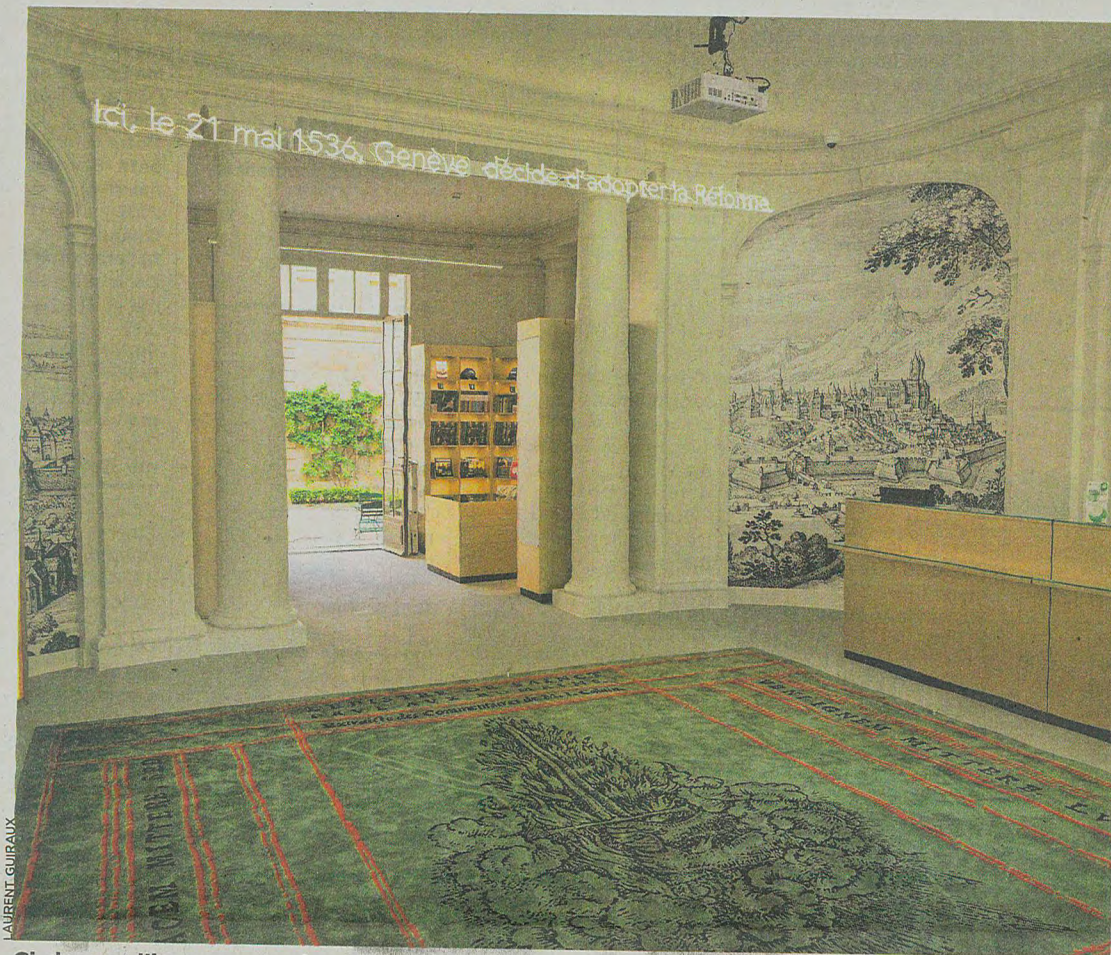
Nouveau parcours et nouvelle présentation pour cette institution née il y a presque vingt-cinq ans. L'entrée sera libre du jeudi 27 au dimanche 30 avril. Visite des lieux.

Benjamin Chaix

C'est une histoire de porte qui a fait basculer le Musée international de la Réforme (MIR) dans une nouvelle ère. Il avait ouvert en 2005 avec son entrée rue du Cloître. Pour épargner aux usagers de l'immeuble le passage des visiteurs à travers sa cour-jardin, ces derniers sont priés maintenant d'entrer côté cour de Saint-Pierre. Ils ne perdent pas au change. On entre désormais par un beau peron à balustrade de fer forgé donnant directement dans le grand salon du rez-de-chaussée. Celui-ci est transformé en spacieux hall d'entrée avec billetterie et boutique. Un immense tapis vert créé d'après une gravure du temps de la Réforme accueille les premiers pas de visiteurs. Effet garanti.

Ce lieu est chargé d'histoire. Comme un rappel élégamment moderne du passé des lieux, une phrase traitée en enseigne lumineuse domine cette pièce. On lit: «Ici, le 21 mai 1536, Genève décide d'adopter la Réforme». Le bâtiment dans lequel se trouve le MIR a remplacé en 1723 le cloître médiéval voisin de l'ancienne cathédrale. À la longue présence des chanoines a succédé celle de riches marchands réformés de Genève, les Mallet, qui ont construit la maison actuelle, devenue au XX^e siècle propriété de l'Église protestante de Genève. Le MIR est son locataire.

Du nouveau vestibule du musée, on peut tourner à droite vers les salles consacrées aux expositions temporaires ou à gauche vers l'exposition permanente, qui englobe les anciens locaux de l'accueil et se poursuit comme avant dans les caves pavées de la grande maison. Forte de dons privés généreux, l'institution dirigée par Gabriel de Montmolin a pu compter pour réaliser sa mue sur des talents de premier ordre. La barre était haut placée car la muséographie précédente était remar-



Ci-dessus: l'immense tapis qui accueille les premiers pas des visiteurs. En haut à dr.: la salle des guerres de Religion, avec la robe de mariée d'Isabelle Adjani dans «La reine Margot». En bas: des espaces nouveaux ont été gagnés et les autres repensés par deux spécialistes français de la scénographie d'expositions.



quable. Elle avait valu au MIR d'être distingué par le Prix du musée 2007 du Conseil de l'Europe.

Des «floating rooms»

Les changements induits par la mise en place de la nouvelle entrée ont décidé l'équipe du MIR à transformer entièrement les salles et le parcours. Des espaces nouveaux ont été gagnés et les autres repensés par deux spécialistes français de la scénographie d'expositions, Simon de Tovar et Alain Batifoulier. Leur signature est une certaine théâtralité mise au service d'une approche claire et d'une bonne compréhension des objets et de l'histoire qu'ils racontent. À

chaque salle, un thème et une couleur. Des «floating rooms» - c'est-à-dire des panneaux d'exposition placés en avant des parois des pièces - permettent de respecter les boiseries, tout en conférant une unité de forme à toutes les salles du rez-de-chaussée.

Après la blancheur de l'accueil, un bleu profond accueille les fondamentaux de l'histoire de la Réformation. Blanc sur bleu, des dates et de courtes notices accompagnent des volumes précieux qui ont l'air de voler de leurs propres pages dans leur vitrine. Figures et pratiques religieuses des premiers protestants sont évoquées, notamment par le célèbre tableau du

temple de Paradis à Lyon, peint peu après sa destruction en 1567. Une récente trouvaille du MIR est à admirer: un tout petit psautier allemand enluminé du XVI^e siècle, auquel sont associés les noms de Martin Luther et Lucas Cranach. Excusez du peu!

Le rouge vif de la salle des guerres de Religion semble jaillir du film «La reine Margot» de Patrice Chéreau. La robe de mariée maculée de sang d'Isabelle Adjani annonce les drames illustrés par la série de gravures de Tortorel et Perrissin qui voisinent dans cette salle avec la collection de livres anciens donnés par Jean-Paul Barbier-Mueller lors de l'ouverture du

MIR en 2005. Du rouge on passe à l'orange dans la pièce voisine pour vibrer au rythme des polémiques religieuses en présence de «La Joconde du MIR», comme Gabriel de Montmolin appelle le portrait de Luther par Lucas Cranach l'Ancien.

Éclairages très soignés

Du vert et du violet attendent le visiteur sur d'autres sujets, avec à chaque fois de quoi lire en français, anglais et allemand. Les éclairages très soignés de Miguel Moran y Ramos sont à saluer. Ils baignent des objets, des gravures et des tableaux moins nombreux qu'avant et donc mieux mis en valeur. L'ex-

position permanente est aussi par endroits audiovisuelle. Dans une pièce à l'unique fenêtre, des enregistrements de musiques en lien avec l'histoire du protestantisme font danser doucement des plaques translucides rappelant un vitrail détruit. Au sous-sol défile le monde réformé du XX^e siècle à nos jours, avec comme apothéose une scénographie mêlant déambulation et extraits de films et d'images d'archives sur un dernier thème plus général et fondateur: la protestation!

Musée international de la Réforme
10, cour de Saint-Pierre,
musee-reforme.ch

Wagner autrement

Opéra sans voix Les Hautes Écoles de musique de Genève et Zurich prolongent une collaboration qui remonte à 1998 en proposant un projet alléchant. À savoir une plongée instrumentale dans les moments forts de la «Tétralogie» de Wagner, arrangés par Henk de Vlioger. Ce sera sous la direction de Markus Stenz, au Bâtiment des Forces Motrices le 30 avril. L'entrée est libre, la réservation obligatoire sur www.hesge.ch/hem. **RZA**

Deux créations

Concert Pour la série «Concerts du dimanche» de la Ville de Genève, l'ensemble Polhymnia rejoint l'Orchestre de la HEM

Une Genevoise perpétue l'esprit du music-hall

Seule en scène

Florence Reymond s'inspire partiellement de son existence dans «French, love & whiskey», à voir au P'tit Music'Hohl.

Sur scène, elle fantasme sur un appel téléphonique que pourrait lui passer Steven Spielberg. Dans la foulée, elle s'imaginer à Broadway, en star de la comédie musicale, entourée de beaux danseurs. Florence Reymond se sent-elle une grande rêveuse? Pas forcément, car s'il est peu probable qu'un gros bonnet du cinéma américain se manifeste au



Florence Reymond sur la scène du P'tit Music'Hohl. MARC BOSSERT

c'était frustrant», se souvient-elle devant un café fumant à Carouge.

Elle revient sur les lieux du crime avec une mouture optimisée, texte affiné, mise en scène plus précise, «quelque chose de mieux huilé, plus fluide», assure cette fan de «Fame» et d'«Un Américain à Paris». Son solo s'inspire partiellement de son existence, évoquant notamment le réseautage en entreprise, la relation parent-adolescent ou l'activité frénétique d'une femme bien dans son époque.

En revanche, la pétulante quinquagénnaire reste discrète sur son parcours épatant, elle qui à 16 ans se produisait déjà comme dan-

Dans un autre registre, elle a aussi interprété des pièces signées Victor Hugo et Racine au Théâtre de Carouge alors dirigé par Georges Wod.

Dans «French, love & whiskey», en tenue sexy, en veste écarlate ou en salopette, Florence Reymond change de personnage au fil d'un show musical bien soutenu par le pianiste Gilles Rosset, avec lequel elle interagit. «La vie, c'est comme des montagnes russes», chante-t-elle. Du vécu à coup sûr. «Je me suis souvent trouvée au creux de la vague, mais j'ai surmonté ça à chaque fois. Ce spectacle me permet d'extérioriser mes angoisses.»